DU MASCULIN AU FÉMININ

Claudette Lasserre

In this article Claudette Lasserre attempts to demonstrate the gap between men and women's discourse surrounding the question of education for women. At first glance, the discourse of those engaged in teaching women in Quebec in the early part of this century – nuns – and that of the officials controlling the educational system, presents a unity of perspective. But a closer examination of their respective points of view reveals fundamental differences between male theorists of education for women and the teachers who practice it. The author argues that although women's discourse on this question is always filled with ambiguity – using the parameters set by men to defend women's right to an education – it would be mistaken to reject the value of this discourse in the name of our own contemporary values. This discourse is steeped in the ambiguities which arise from an acceptance of the family as the basis of society, and the belief that women, as the pillars of the family, should risk having a career at its expense. She concludes that the distance between discourse and reality is a study which has yet to be conducted.

L'analyse du discours éducatif sur l'enseignement féminin a longtemps mis en relief les valeurs religieuses catholiques décidant de la maternité et du rôle spécifique des femmes dans le Québec du début du 20e siècle. La force des images qui en émergent comme leur traditionnalisme a pu faire croire chez les penseurs de l'éducation féminine et chez leurs agents, c'est-à-dire les religieuses enseignantes, à une identité de point de vue. Or une analyse plus poussée nous permet de noter quelques différences entre le discours des éducatrices et celui des penseurs masculins, différences qui nous apparaissent fondamentales.

La première différence, et non la moindre, est que le discours masculin est le plus souvent le discours officiel, le discours du pouvoir, alors que le discours féminin est le discours officieux, celui de la pratique. Nous ne croyons pas faire oeuvre originale en disant cela. Le discours officiel est celui qui est diffusé et qui donne les orientations premières, celui qui est reconnu. Il suffit de parcourir les périodiques spécialisés en éducation. Qui sont les auteurs principaux? Et comment ne pas parler de ceux qui dirigent les destinées de l'éducation, surintendant, inspecteurs, visiteurs ou évêques? On y chercherait en vain le nom d'une femme. Non pas que celles-ci soient totalement absentes. Au contraire. Elles écrivent et on leur ouvre les colonnes des journaux sans compter qu'elles ont leur propre presse. *La Bonne Parole* est le meilleur exemple. Car non seulement les femmes ne sont pas absentes mais elles se font entendre. Simplement, leur parole n'a jamais eu la diffusion de l'information masculine.

Et pourtant, quel foisonnement de textes, de conférences, de cercles d'études peut-on retrouver à travers la presse locale, les revues de collèges ou d'amicales d'anciennes! Les annales des communautés religieuses nous révèlent une vie riche en évènements culturels de toutes sortes où les femmes occupent une place de choix: causeries, conférences, concerts, exposés etc . . . Si nous pouvions rassembler tous les textes ainsi produits, nous aurions un corpus extraordinaire pour l'analyse. L'ensemble de ces textes rendrait significatifs les différences de contenu et de ton du discours féminin par rapport au discours masculin. Nous allons donner quelques exemples de perspective féminine pris à trois époques bien différentes, 1904 – 1939 – 1954:

> *La science est un bagage facile à transporter et une femme dont le langage est soigné et qui est bien renseignée sur plusieurs sujets peut soutenir avec avantage une conversation avec des gens sérieux. Les parents prévoyants devront exiger que leurs filles se munissent de tous les brevets possibles, les mettant par là même en position de gagner leur vie si un jour ou l'autre l'obligation s'imposait. L'instruction d'une jeune fille ne sera complète que si elle a une connaissance suffisante de ce que l'on appelle les affaires.*[1]
>
> *Le but des études littéraires pour la jeune fille, c'est de développer en elle le goût du beau, de lui inculquer le sens esthétique, élément de joie, d'enthousiasme, de bonheur dont il faut la munir comme d'un bouclier contre les déceptions et découragements de la vie.*[2]
>
> *Il y a une injustice à empêcher la femme d'exercer une profession, de ne lui permettre que les travaux qui exigent le moins d'études, qui sont le moins rémunérés qui commandent le moins d'influence.*[3]

Ce qui apparaît comme une évidence – mais l'est-ce tellement! – c'est la différence du point de vue. La femme, vue par les hommes, reste la plupart du temps un objet, extérieur à eux-mêmes et dont l'éducation doit avoir un heureux effet sur l'ensemble d'une société dont il est le centre ou le souverain. Ainsi la femme doit avoir une conversation "charmante," être une épouse "dévouée," une mère "attentive:" charmante pour qui? Dévouée à qui? Attentive envers qui?

Il peut arriver qu'un auteur masculin comme Mgr Spalding insiste sur la nécessité d'une haute culture pour la femme au nom de la perfection de l'être,

> *Le but premier n'est pas de faire une bonne épouse ou une bonne mère, non plus qu'un bon mari ou un bon père. L'éducation n'est que le moyen par où les forces constitutives de l'être humain sont affermies, développées et mises en oeuvre. Si cela est bon, alors l'éducation est bonne et la plus complète sera la meilleure, tant pour la femme que pour l'homme.*[4]

Ce qui ne l'empêche pas d'ajouter plus loin "Plus une femme aura reçu une éducation forte, mieux elle saura remplir ses devoirs d'épouse et de mère."[5]

Dans les trois exemples cités auparavant, le point de vue est celui de femmes parlant de l'éducation des femmes. C'est donc le point de vue du "je," du sujet lui-même. Leurs besoins, leurs aspirations, elles les connaissent par expérience personnelle, de l'intérieur, et c'est ce point de vue qu'elles vont défendre en empruntant parfois le discours officiel. Nous savons déjà combien, de la première école ménagère de Roberval aux "écoles de bonheur," les femmes, religieuses ou laïques, se sont démarquées, parfois jusqu'à l'opposition, du discours des maîtres de l'enseignement ménager, refusant la culture familiale au profit d'une formation professionnelle.

La première auteure que nous avons citée est une mère de famille, qui signe

La salle de réunion des grandes en 1940 (Source: Archives des Ursulines de Stanstead)
Credit: Marie-Josée Delorme

sous le pseudonyme de "Grand Maman" un article sur l'éducation.[6] Nous sommes au début du siècle et ses filles sont pensionnaires. La nécessité des brevets et l'intérêt d'une formation au monde des affaires est loin d'être le souci des éducateurs pour qui les femmes sont immanquablement destinées au mariage ou à la vie religieuse. C'est avoir de la réalité du mariage une vision que les femmes ne cesseront de dénoncer dans leurs propres journaux; c'est également vouloir nier l'existence du célibat et le choix délibéré qu'une femme peut faire:

> *Les femmes (. . .) que des causes exceptionnelles, volontaires ou forcées, tiennent en dehors du mariage, n'en restent pas moins des femmes, incapables de porter les plus lourdes charges sociales, inaptes à l'accomplissement des fonctions publiques. Les rares exceptions qu'on peut citer sont et restent des exceptions, des monstres, qui confirment la règle de la nature.*[7]

Ainsi, une fois de plus, tempête Henri Bourassa; à quoi pourrait lui répondre, cette ancienne bachelière faisant le bilan des résultats des premières années d'existence des collèges classiques:

> *Admettons que trente six d'entre nous, soit trente pour cent, sont des célibataires (. . .)le célibat de ces dernières bachelières semblerait un cas de force majeure, si elles n'y étaient entrées si généreusement, si résolument, je serais presque tentée de dire si joyeusement, sans même jeter un regard en arrière.*[8]

C'est en tout cas un point de vue certainement plus réaliste. Le deuxième texte est un extrait de la thèse de doctorat en pédagogie, de Soeur Marie-Aimée de Jésus,[9] sur l'enseignement à la Présentation de Marie. Cette fois-ci l'objectif n'est pas l'aspect utilitaire mais l'épanouissement même de la personne et celui-ci est dirigé sur elle-même et non sur un autre. Enfin, le dernier texte [10] est tiré du mémoire rédigé au nom des directrices des collèges féminins en 1954. C'est tout le texte qu'il aurait fallu citer car il insiste sur la nécessité de considérer les femmes comme des êtres humains et non comme des fonctions. D'autre part, il insiste aussi sur le droit au travail pour la femme au nom de sa dignité.

Ces textes ne sont pas isolés. Nous pouvons en trouver tout au long du siècle dans les revues féminines, puis à partir des années 40, dans les revues des collèges. Ainsi *L'Enseignement secondaire,* revue du cours classique, jusque-là réservée exclusivement aux hommes ouvre ses pages à des collaboratrices religieuses enseignantes dans les collèges féminins.

Différence dans le point de vue – ce qui entraîne une différence même des objectifs éducatifs, mais aussi différence de ton, de type de discours. A l'affirmation masculine, au ton impératif, la femme répond par la défense et le détour, utilisant bien souvent contre lui les propres armes de l'adversaire mais d'une manière telle que leur discours sera toujours lourdement chargé d'ambiguité, ce qui le rend difficilement acceptable au féminisme contemporain. Or, refuser les valeurs mêmes de ce discours au nom de nos propres valeurs serait une erreur historique. Les femmes qui défendent la nécessité d'une formation supérieure pour les filles appartiennent bien souvent à un milieu dont elles intègrent l'idéologie. Il n'est pas question pour elle de révolution mais d'affirmation de soi, fut-elle collective, par le biais de l'éducation. D'où l'ambiguité de ce discours qui accepte à la fois que la famille soit le fondement d'une société de type monolithique et que la femme, base même du foyer, puisse prendre le risque d'une carrière aux dépens de celui-ci. Mais ce serait aussi ignorer le fondement des humanités, c'est-à-dire la formation générale et la gratuité, face à la rentabilité d'une formation professionnelle. L'aspect gratuit de ces études, leur valeur de formation de la personne, c'est l'argument principal, celui des possibilités de carrière étant constamment esquivé ou minimisé. Les exemples en sont nombreux.

Le plus curieux, dans cette défense des études classiques pour les filles, nous a paru cet article de L. Demers dans *Collège et Famille:*

> *"Lettre ouverte à MM. les finissants"*
> *Jusqu'à ce que vous, messieurs les finissants, soyez prêts à prendre femme, et pour que la marge d'âge ne soit pas trop grande entre vous et votre future, celle-ci doit occuper ses loisirs. Vous souhaitez qu'elle le fasse de manière à vous préparer un coeur aussi accueillant que possible (. . .) D'abord, votre femme, vous la voulez intacte (. . .) Où la jeune fille a-t-elle le plus de chances de se conserver intacte? . . .* [11]

C'est le discours de quelqu'un qui doit constamment justifier le bien-fondé des études entreprises en démontrant qu'elles ne détournent pas les jeunes filles de leur devoir de femme. Nous le retrouvons tout au long de l'histoire des collèges classiques féminins depuis les premiers efforts pour les implanter, mais surtout depuis les premiers résultats dont Marie-Gérin Lajoie, fille, reste le modèle, puisque cette première bachelière va fonder sa propre communauté, les Soeurs Notre-Dame-du-Bon-Conseil de Montréal, portant ainsi à son plus haut degré la vocation féminine. Mère Sainte-Anne-Marie[12] dit même avoir accepté assez mal l'idée que l'une de ses bachelières puisse se diriger en médecine. Les statistiques[13] présentées par les religieuses sont aussi révélatrices. Elles mettent en valeur le nombre de femmes mariées et celles qui sont entrées en religion. Quant aux célibataires, on insiste sur le fait qu'elles se dévouent à des professions typiquement féminines

tournées vers l'action sociale ou l'enseignement.

Qu'en est-il de la distance entre la réalité et le discours? Cette étude reste à faire et elle ne sera pas facile. Il faudrait, sans doute, avoir accès à une correspondance personnelle dans les communautés religieuses, – la correspondance officielle se faisant avec les autorités et n'exprimant pas toujours le fond de la pensée des auteurs – à plus de journaux intimes, à plus de témoignages.

Quoiqu'il en soit nous devons accepter cette ambiguité comme un fait, d'autant plus que nous la retrouvons, non seulement dans le discours mais dans l'histoire même des collèges féminins.

De la justification à l'affirmation de ses propres droits, le chemin des Québécoises aspirant aux études supérieures fut long à parcourir. Et il n'est pas certain qu'en un coin obscur de notre subconscient – ou mieux de notre inconscient collectif – ne se livre pas encore au moment du choix d'une carrière le terrible combat entre nos ambitions et nos devoirs de mère. Souhaitons que l'accès au savoir sans distinction ni discrimination des sexes soit vraiment inscrit dans nos mentalités et notre pratique quotidienne.

[1]Grand'maman, *La Patrie,* samedi le 14 mai 1904, p. 23. Article écrit par Madame Gauthier. Renseignements fournis par une de ses filles, religieuse à la Présentation de Marie de St-Hyacinthe.

[2]Soeur Marie-Aimée de Jésus, *L'Enseignement à la Présentation de Marie* (St. Hyacinthe: Les Soeurs de la Présentation de Marie, 1939), p. 198.

[3]*La Signification et les besoins de l'enseignement classique pour jeunes filles,* Mémoire des Collèges classiques de jeunes filles a la Commission Tremblay (Montréal: Fides, 1954).

[4]Cité par Bernardin M. Verville, o.f.m. dans *L'Enseignement secondaire au Canada,* "Pour une culture supérieure et spécifique de la femme," Vol. XXV, no. 7, (avril 1946).

[5]Ibid.

[6]Grand'maman, *La Patrie,* samedi le 14 mai 1904.

[7]Henri Bourassa in *Québécoises du 20e siècle* (Montréal: Michèle Jean, Ed. du Jour, 1974).

Une religieuse et ses élèves, 1922 (Source: Archives des Ursulines de Stanstead)
Credit: Marie-Josée Delorme

[8]Georgette Lemoyne, *La Bonne parole* Vol. XIX, no 12, (décembre 1931), p. 7.

[9]Soeur Marie-Aimée de Jésus, *L'Enseignement à la Présentation de Marie.*

[10]*La signification et les besoins de l'enseignement classique pour jeunes filles,* op. cit.

[11]*Collège et famille,* Vol. IV, no 1, (janvier 1947).

[12]Pionnière en éducation, d'un extraordinaire dynamisme et fort respectée par ces messieurs, les grands penseurs de l'éducation qui souvent la consultaient. Elle a fondé le premier cours classique féminin francophone au Québec: le Collège Marguerite Bourgeois en 1908, à Montréal.

[13]Cf. les statistiques présentées dans *La signification et les besoins de l'enseignement classique pour jeunes filles,* op.cit., pp. 34-35, 37, 41 et 45. Voir tables ci-dessous.

TABLEAU XII

CARRIÈRES DES BACHELIÈRES LAÏQUES

	Bachelières aujourd'hui mariées		Bachelières aujourd'hui célibataires		Toutes les bachelières	
	Carrières embrassées	Carrières exercées (en 1953)	Carrières embrassées	Carrières exercées (en 1953)	Carrières embrassées	Carrières exercées (en 1953)
Enseignement	7	6	64	57	71	63
Service social	5	3	55	52	60	55
Bureaux d'affaires	4	4	41	41	45	45
Médecine	15	11	18	17	33	28
Droit	5	4	20	15	25	19
Service civil			22	19	22	19
Bibliothéconomie			21	19	21	19
Soins des malades	3	3	16	16	19	19
Laboratoires	1		15	14	16	14
Pharmacie	3		10	10	13	10
Technologie médicale			12	12	12	12
Journalisme			8	8	8	8
Psychologie	1		5	5	6	5
Diététique			5	4	5	4
Lettres	2		3	2	5	2
Psychiâtrie			4	2	4	2
Philosophie	1	1	3	2	4	3
Orientation professionnelle			2	1	2	1
Art dentaire			2	2	2	2
Géographie			2	2	2	2
Folklore			2	2	2	2
Optométrie			1	1	1	1
Génie forestier			1	1	1	1
Théâtre			1	1	1	1
Total	47	32	333	305	380	337

TABLEAU XI

BACHELIÈRES SE LIVRANT À L'ENSEIGNEMENT

Religieuses	367
Laïques	63

Claudette Lasserre est Professeure de français et d'histoire aux niveaux secondaire et collégial. Elle collabore au G.R.E.F (Groupe de recherche en histoire de l'éducation des filles de l'UQAM et de l'Université de Sherbrooke). Elle est inscrite au doctorat en Sciences de l'éducation à l'Université de Montréal, et son sujet de thèse est "Les religieuses enseignantes et le cours classique féminin au Québec de 1908 à 1968," par récits de vie.

COMING TOGETHER AGAIN: A WOMEN'S SEXUALITY CONFERENCE

November 7 – 9, 1986 • Toronto, Ontario

A gathering of sexually diverse feminist women interested in exploration, challenge and solidarity in the area of sexuality. Featuring Greta Hofmann Nemiroff, Sandra Butler, Deborah Gregory and The Company of Sirens.

PRE-CONFERENCE WORKSHOPS FOR WOMEN WORKING IN SOCIAL SERVICES

With Sandra Butler and Madeleine Byrnes • Friday, November 7

Day-long sessions focussing on issues of importance to women in healing work. Includes opening evening of conference.

For registration information, contact:
Side by Side: Canadian Feminist Resource Group Box 85, 275 King St. E., Toronto M5A 1K2 (416) 626-5465